Bulletin météorologique.

Washington, 3 juin — Indications pour la Louisiane — Temps menaçant et averses ; vent du sud.

Une louable manifestation.

Au milieu de l'effroyable désordre des dépêches qui ne se succèdent et ne nous arrivent que pour se contredire et affoler nos esprits ; au milieu de la guerre étrangère qui, comme le dit fort bien M. Cleveland dans sa lettre au comité de la Croix Rouge, que nous publions ce matin, est toujours une calamité nationale, *(national affliction)*, il nous faudrait au moins, à l'intérieur, la paix, la concorde, l'harmonie, pour obtenir l'union de tous les cœurs et la concentration de toutes les forces dans l'œuvre commune.

Et voilà que, par une maladresse inconcevable, un homme qui doit avoir de la valeur ; un ingénieur en chef, le directeur des travaux de défense du Mississipi, jette la zizanie entre nos travailleurs blancs et nos travailleurs de couleur. Par un coup de tête dont nous ne saisissons pas bien la cause, le major Quinn a renvoyé ses travailleurs blancs, pour les remplacer par des travailleurs noirs—ce qui était de nature à mécontenter la population. Mais si les travaux, devaient, de la sorte, se poursuivre mieux et plus rapidement, passe encore. C'était un mal, peut-être, mais pour un plus grand bien.

C'est malheureusement le contraire qui arrive. Les noirs employés se sont montrés incapables de la plupart des travaux qu'on leur demandait, et le malheureux directeur se voit obligé d'en revenir aux blancs qu'il avait congédiés. De là, furent des noirs renvoyés, et colère des blancs qui voudraient se venger des humiliations qu'on leur a fait subir.

C'est par la manifestation que vient de faire, à Baton Rouge, le sénateur St-Paul, que nous connaissons les détails de cette triste affaire.

Nous ne pouvons que le féliciter de cette louable initiative en cette pénible occurrence. Ce n'est pas la première fois que nous le voyons se mettre bravement en avant, dans des circonstances difficiles, et prendre hardiment, comme on dit, le taureau par les cornes Nous voudrions voir parmi nos gouvernants d'Etat et de ville plus d'hommes de ce caractère ; nos affaires n'en iraient pas plus mal, assurément ; il est plus que probable même qu'elles n'en iraient que beaucoup mieux.

Arrivée du croiseur auxiliaire "Yale" à Newport News.

Presse Associée.

Newport News, 3 juin—Le croiseur auxiliaire Yale est arrivé ce jour à Newport News pour faire du charbon. On pense que le Yale restera dans le port une semaine ou plus.

Sensation à St-Pétersbourg.

Presse Associée.

St-Pétersbourg, Russie, 3 juin—Une sensation a été causée dans les cercles officiels de St-Pétersbourg par la nouvelle d'une attaque inattendue d'un poste de 300 hommes d'infanterie par mille natifs à Andyjan, province de Forghana, Turkestan. On annonce que vingt soldats ont été tués et dix-huit blessés.

Les armes russes n'avaient pas éprouvé une opposition semblable dans l'Asie Centrale depuis de nombreuses années.

Le Général Galliéni

—A—

MADAGASCAR.

On ne comprend point l'inquiétude des journaux qui discutent le retour en France du général Galliéni. Les uns se contentent de l'appréhender et s'y opposent par avance. Les autres le considèrent comme décidé et en blâment le gouvernement. Que le général Galliéni aille en France soit par un besoin fort naturel de repos après une campagne fatigante soit par désir de s'entretenir de ses projets avec son ministre, c'est là une démarche où il n'a à consulter que ses convenances et qui ne saurait prêter à aucune réflexion. Mais qu'il puisse être question de son remplacement, n'est ce pas une de ces nouvelles qui se démentent par leur propre invraisemblance?

Pour qu'il fût pourvu à son remplacement, il faudrait ou que le gouvernemest y ait spontanément songé, ou que le général l'ait demandé lui-même. Le général Galliéni a brillamment réussi à Madagascar, et il n'est pas besoin d'être dans les secrets officiels pour supposer que le gouvernement donne ses soins aux affaires qui les sollicitent et ne se soucie point de déranger celles dont il a lieu d'être satisfait. Quant à la seconde hypothèse, rien ne donne à penser que le général soit fatigué d'un emploi où il s'est si promptement acquis une enviable réputation. Et si, pour des raisons personnelles que l'on ne peut deviner, il en était autrement, nul doute que le gouvernement ferait appel à son dévouement pour prolonger son séjour dans l'île. Son œuvre n'y est point achevée. Il y reste à faire des choses qui ne peuvent être bien faite que par lui, avec la grande autorité morale qu'il y possède.

Il a eu tout d'abord à réprimer une insurrection qui couvrait la plus grande partie de l'île. On peut discuter sur les moyens qu'il a employés. On ne saurait avoir deux avis sur les résultats qu'il a obtenus. La pacification est complète aujourd'hui. En cela, il a montré ses qualités militaires. Il a fait une autre pacification qui n'était peut-être pas moins difficile. Il a apaisé les querelles religieuses si vives entre missionnaires. Tous paraissent contents aujourd'hui et vaquent sans conflit à leur sacerdoce. En cela, il a montré ses qualités politiques. Enfin, le général semble avoir mis une coquetterie particulière à détruire la légende qui représente le militaire comme l'ennemi né de la colonisation. Il a donné la plus grande attention aux questions économiques et, avec le personnel très restreint dont il disposait, il a commencé cette enquête sur les richesses exploitables qui devrait être le principal souci de l'administration dans toutes ses colonies. Il prodigue la publicité aux renseignements ainsi recueillis. Et il n'est aucune mesure propre à attirer les colons, à les éclairer, à faciliter leur installation et leur succès qu'il ne se soit empressé de prendre. Aussi jouit-il parmi eux d'une popularité sans exemple.

Sur tous ces points il n'y a plus qu'à continuer ce qu'il a si bien mis en train, mais il en reste un où l'administration de l'île est encore loin d'être arrivée à un état satisfaisant. Nous voulons parler des finances. Les subventions qu'a dû fournir la métropole se sont élevées à 26 millions en 1897. 18 millions sont inscrits au budget de 1898 et il est à prévoir qu'il en faudra d'autres. Loin des espérances dont on s'entretenait avant la conquête. A cette époque, on croyait fermement que l'île se suffirait promptement à elle-même, les uns parce qu'ils avaient foi dans ses richesses, les autres parce qu'ils pensaient qu'on s'en tiendrait au système économique du protectorat. L'insurrection a bouleversé tous ces calculs. Les sacrifices à faire seront plus longs et plus élevés qu'on ne l'avait prévu. Et le général Galliéni est le seul homme en état de les ramener au strict nécessaire, parce qu'il est le seul homme qui puisse, avec la pleine confiance de l'opinion, apporter à l'organisation de Madagascar les modifications que ce but nécessite.

Un cimetière zoologique.

La ville de New-Jersey, aux Etats-Unis, possède un cimetière et qui est certainement unique en son genre, un cimetière d'animaux, dont nous empruntons la description au *Journal des Voyages* :

Ce cimetière appartient à une sorte de monomane qui en est à la fois le propriétaire, le sacristain, le fossoyeur et l'épigraphier.

Quand on pénètre dans cet enclos, on passe d'abord sous une porte ornée de l'inscription : "Domaine de la Foi" en énormes lettres noires ; puis on aperçoit, sur chaque tombe, une dalle passée à la chaux, portant au moins un vers et parfois toute une pièce qui raconte les vertus de l'animal disparu. Les vers sont le plus souvent déplorablement faux, mais l'intention y est, et ils méritent une traduction, fidèle. A droite de l'entrée, voici une première dalle : " James Crow (Jacques Corneille). mort le 8 juin 1848.—Je suis venu le coucher sous le gazon un beau jour ensoleillé de juin ; bien que sa belle âme fut toute pleine de chansons, il n'a jamais poussé un son. Je l'aimais pour sa fidélité, pour moi il a toujours été un véritable ami ; et il a eu beau rester un pauvre corneille, jamais il n'a croassé à mes oreilles."

Allons un peu plus loin, nous trouverons une autre dalle funéraire où une main inexpérimentée s'est consciencieusement essayée à peindre ce qui prétend représenter un chien couchant. Du moins le peintre a-t-il voulu suppléer à l'insuffisance de sa peinture par une pièce de vers : "Cigit Bob, un de mes chiens ; jamais il n'en fut un meilleur. Je lui parlais comme à un humain, et il comprenait tout ce que je lui disais. Un jour il sortit de la maison et trouva un os sur sa route : c'était un os empoisonné ; le pauvre Bob l'avala gloutonnement, et il mourut sans un grognement."

Auprès de M. Bob repose en paix M. Tom, chat favori du versificateur ; voici sa belle épitaphe : "Tom était un chat, et pendant la plus grande partie de sa belle existence, il fut doué d'un bon sens rare ; car, lorsque les chiens lui couraient après, il ne manquait point de grimper sur un arbre. Un jour, pourtant, il perdit le bon sens, et il engagea une bataille avec Bob ; c'est là qu'il reçut la morsure fatale qui le mena au tombeau."

Cet ami des bêtes eut un perroquet, mais un seul, car cette bête troublait le silence qu'affectionnait le misanthrope ; pourtant sa tombe n'a pas été oubliée, puisqu'elle aussi porte une inscription bien sentie : "Vous qui passez par ce chemin, sachez que j'érige cette tombe à la mémoire de Boll, un oiseau magnifique, qui était né avec le don du bavardage. Il parlait toute la nuit et parlait encore toute la journée, mais il ne disait jamais rien qui eût aucun sens ; tant et si bien qu'un jour il s'étouffa avec des mots qui lui restèrent dans la gorge et il en mourut."

Ce qu'il y a de plus drôle, paraît-il, dans ce cimetière, c'est que le propriétaire, à chaque anniversaire de la mort d'un de ses favoris, apporte sur la tombe de l'animal un plat contenant le mets qu'il aimait le mieux de son vivant. Quant à lui-même, il se réserve une place pour dormir son dernier sommeil au milieu des plus chères affections de sa vie.

LACENAIRE

CHAMPIGNONNIER.

Le nom de Lacenaire a été prononcé à propos du procès Carrara —cela devait être, bien que nous ne soyons plus au temps où florissait l'exercice littéraire des «parallèles».

Lacenaire et Carrara ont tous deux attenté aux jours d'un garçon de banque : à vrai dire, là se borne leur ressemblance. Sauf ce point, d'ailleurs important, impossible de trouver deux êtres plus dissemblables.

Lacenaire fut le type du bandit littérateur. Inutile de rappeler ses crimes qui ne sortent guère de la banalité, mais ses «œuvres» sont bien peu connues, encore qu'elles l'aient rendu célèbre et même lui aient valu une illustration populaire.

Tout le monde sait qu'il a écrit, mais ce qu'il a écrit bien peu de gens le savent.

Comme La Rochefoucauld et quelques autres grands hommes, il s'est plu à tracer un portrait de lui-même. Or voici le portrait de Lacenaire «tel qu'il est sorti des mains de la nature».

«Quant au physique, j'ai un corps frêle et délicat, quoique j'aie toujours été d'une constitution robuste ; je crois qu'il y a bien peu de personnes plus maigres que moi ; mais comme pour donner un démenti à cette chétive construction, je n'ai jamais été malade de ma vie. J'étais très colcré dans ma jeunesse. Je pense même avoir été assez beau garçon. J'avais de fort beaux cheveux quoique clairsemés. S'ils ont blanchi avant le temps ordinaire, c'est plutôt à l'étude et à une réflexion continuelle qu'il faut l'attribuer qu'aux malheurs, qui ont peu de prise sur mon âme.»

Ce morceau de littérature aussi plate que prétentieuse se prolonge ; nous nous contentons d'en reproduire quelques lignes.

Si Lacenaire fut triste prosateur, il fut aussi pauvre poète comme on en peut juger par ce fragment :

Je suis un voleur, un filou,
Un scélérat, je le confesse,
Mais quand j'ai fait quelque bassesse,
Hélas ! je n'avais pas le sou.
La faim rend un homme excusable,
Un pauvre de grand appétit
Peut bien être tenté du diable....

Et dire qu'il y eut, aux environs de 1835, des écrivains—des vrais!—qui prirent au sérieux la littérature de Lacenaire, et regrettèrent «qu'un homme aussi bien doué ait été forcé par la nécessité de commettre des actes répréhensibles».

Ce Trissotin patibulaire fut guillotiné. De nos jours il trouverait des «intellectuels» disposés à prendre carrément sa défense. Les boussingots d'il y a soixante ans ne la prirent qu'avec timidité.

***

Carrara, comme Lacenaire, a assassiné avec préméditation un garçon de banque, mais il a laissé froids les «intellectuels», d'abord parce qu'il ne s'est jamais avisé d'écrire ni en vers ni en prose, ensuite parce qu'il ne se donne pas la peine d'excuser ou de glorifier ses méfaits à l'aide de déclamations antisociales et de paradoxes anarchistes.

Impossible de voir un gredin plus prosaïque. A l'encontre de sa femme qui pleure, crie, s'emporte, s'évanouit et comme le disait un brave garde de Paris à une audience : «se fiche tout le temps des attaques de nerf», il répond par «oui» et par «non» à M. le président et confesse son crime parce qu'il ne peut faire autrement.

Cet «occiseur» de garçons de banque est un brutal. Il est né en Piémont, en une région montagnarde où l'on fait pousser des champignons dans des grottes et d'où l'on émigre en masse pour venir en France ou ailleurs exercer les plus diverses industries.

Carrara, né dans les champignons, devient champignonnier presque dès son arrivée en France.

Nous ignorons encore quel sort la justice réserve à Carrara. Qu'on l'envoie à Cayenne ou qu'il finisse place de la Roquette, il n'enrichira la littérature française d'aucun morceau de prose ou de vers.

Nous le soupçonnons de professer le plus souverain mépris pour le bel art d'écrire. S'il lit des romans, c'est pour y trouver des récits de crimes impunis, comme il appert de l'audience.

En cela, il n'est ni «1830», ni «moderniste». En 1830, les assassins jouaient volontiers les «Antony» : ils reprochaient une foule de choses à la société. De nos jours, ils jouent les «Raskolnikoff» et proclament le droit imprescriptible des gens sans le sou à prendre l'argent où il se trouve.

Carrara ignore le héros d'Alexandre Dumas et le héros de Dostoïewski. Il a tué pour se procurer de l'argent : rien de plus, rien de moins.

S'il y a un côté pittoresque dans son crime, ce n'est pas sa faute.

Il est certain que cette incinération d'un cadavre dans des souterrains n'est pas d'une mise en scène ordinaire.

Cela sent le roman d'Anne Ratcliffe ou même de Maturin.

On dirait un chapitre de «Melmotte ou l'homme errant» ou des «Mystères d'Adolphe».

Peu importe à Carrara, c'est un «pratiquiste». A ce point de vue, il est moderne, car notre époque est éprise de pratiquisme en même temps que d'absurdes et noires chimères.

De tout temps, ces contradictions existèrent, l'humanité en tant qu'humanité ne change pas.

Ce que voulait Carrara, c'était réussir.

—Réussissez d'abord et ayez raison ensuite, a dit un homme d'Etat que d'aucuns trouvent éminent.

Malheureusement pour lui, Carrara n'a pas réussi—pas plus que Lacenaire. S'il avait pris ce dernier pour modèle, il pourrait fredonner, pour se consoler, ce refrain, dû à la lyre de l'assassin de 1835 :

J'ai perdu ; je paierai
Car je suis galant homme.
Si j'ai peur, vrai de vrai,
On l'ira dire à Rome !

Mais Carrara n'a pas pris Lacenaire pour modèle, il ignore même son nom. Il reste l'assassin champignonnier—et les «intellectuels» seront de glace pour son brasero.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

La Guerre, J. Gentil.
L'aristocratie américaine.
Influence de Balzac.
Comment j'épousai Joséphine, Monologue.
Le château d'Urville.
Le Béarn à travers l'histoire, suite, Yan de Lesca.
La mort de Lafayette, souvenirs historiques.
Mondanités, chiffon.
Les papillions ; Tristesse d'Aimer, poésies.
L'Actualité, etc., etc.

Pommes de terre soufflées.

Il n'est pas très difficile d'obtenir des pommes de terre soufflées, bien que certaines sortes de pommes de terre s'y prêtent mieux que d'autres ; on peut néanmoins réussir presque toujours en procédant ainsi :

Les pommes de terre étant épluchées et essuyées, coupez-les en lames de moins d'un demi-centimètre d'épaisseur, plongez-les dans la friture très chaude, laissez-les frire deux ou trois minutes, puis égouttez-les et laissez-les hors de la friture pendant quelques minutes.

(Quelques personnes même les sèchent dans un linge).

La friture étant toujours bien chaude et les pommes de terre étant refroidies, plongez-les de nouveau jusqu'à ce qu'elles soient bien soufflées et cuites à point, ce que l'on reconnaîtra à leur couleur. Egouttez-les de nouveau, puis avant de les servir saupoudrez-les de sel fin.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une *médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.*

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible sur papier écolier, réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes.* Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
BUS. ROUEN,
P. O. Box 725.

Démenti formel.

Presse Associée.

Washington, 3 juin—Un rapport mis en circulation et publié par les journaux il y a quelques semaines, rapport annonçant qu'à la séance finale du Reichstag plusieurs prétendus leaders anti-américains et agrariens avaient lancé de violentes invectives dans la direction de la loge diplomatique où se trouvait M. White, ambassadeur des Etats-Unis, et M. Jackson, secrétaire de l'ambassade, est déclaré dénué de fondement après une enquête faite par le département d'Etat.

L'ambassadeur White, lui-même, déclare positivement que les faits sont exactement le contraire, et que la plus grande courtoisie et la plus grande cordialité ont été montrées envers les représentants des Etats-Unis, comme, d'ailleurs, ç'a été le cas à toutes les occasions.

Départ de la flotte espagnole de Cadix.

Presse Associée.

Gibraltar, Espagne, 3 juin—On annonce à Gibraltar que la flotte espagnole concentrée à Cadix a pris la mer, mais on ne mentionne pas la date du départ ni la destination des navires de guerre qui la composent.

L'ABEILLE

—DE LA—

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats Unis, port compris :

$12....Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :

$15.15..Un an | $7.55...6 mois | $3.90..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger :

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner ont s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

fût ici ?

—Et où voulez-vous qu'il soit ? Nous n'allons pas le laisser indéfiniment chez la mère Rabateau.... excellente femme, je ne dis pas, mais qui a diantrement à faire, entre son nourrisson, son rejeton, son mari et ses vaches....Nous n'aurons nous, qu'à dorloter ce chérubin.

—Nous serons deux pour cela.

—Et dans le jardin il se roulera au soleil aussi bien que dans la cour de son père nourricier... Il y aura même, chez nous, un peu moins de fumier que chez les Rabateau.... C'est salutaire le fumier, mais ça s'imprègne aux vêtements et ça ne sent pas toujours très bon.

—Ah ! s'écria Marcelle en sautant au cou de sa vieille amie... je n'avais d'espoir qu'en vous, mademoiselle Laurence.... mais je ne me doutais pas que vous sauriez si vite me donner du courage....

—La belle malice, répondit Mlle Keller ; comme si on ne savait pas qu'il suffit de montrer un bébé à une femme pour l'intéresser à la vie.

—.. Et nous sommes toutes comme cela ma chère.

.....

C'est ainsi que, ce soir même, Marcelle s'installa, dans l'humble petite maison qui devenait aussi la sienne.

Tout naturellement, Mlle Laurence lui avait abandonné, au premier, la chambre restée vide depuis la mort du capitaine Keller.

—Voyez, disait elle, comme ce sera commode. Moi, je loge dans la chambre en face. Il y a entre les deux, par derrière, une assez grande pièce qui vous servira en même temps de cabinet de toilette et de chambre pour bébé....

—Ce sera parfait.

—Il sera là entre nous deux.

—Aussi près de l'une que de l'autre.

—Et soigné comme un petit roi.

Et c'est là que Marcelle passa la nuit.... plus paisiblement qu'elle n'aurait osé l'espérer.

Le lendemain, toute la matinée fut occupée par la longue visite qu'elles firent rue de l'Alouette.

Non, mademoiselle Laurence n'avait pas menti.

Le petit Lucien était superbe .... et au bout de quelques instants employés à refaire connaissance, il débitait déjà, avec de gros rires de bébé, tout son joli petit baragouin à celle qu'il appelait "mémé" en lui tendant ses petits bras potelés.

Longuement les deux femmes s'attardèrent auprès de l'enfant, qui plus que jamais devenait le but, — le but unique, — de la vie de Marcelle....

Et, quand elles rentrèrent dans la petite maison de mademoiselle Keller, l'heure était déjà avancée.

Elles travaillaient maintenant à l'installation de la nouvelle arrivée, qui, la veille au soir, n'avait guère en le temps de s'occuper de tous ces détails, lorsqu'on sonna à la grille du jardin :

Un coup de sonnette nerveux, impatient....fiévreux....

—Qui ça peut-il bien être ? fit Mlle Laurence....

—Je vais ouvrir.

—Attendez, ma mie.... Regardez d'abord qui c'est.

Elle lui montrait une fenêtre de la chambre où elles rangeaient.

—Par là, on voit à travers la grille.

Marcelle se dirigea du côté indiqué.

—Ciel !....

—Qu'avez-vous ?

—Lui !.... C'est lui !....Jacques !

—Le baron de Lanceroy !

—Oh ! par grâce.... cachez-moi.... Ne lui dites pas que je suis ici.... Epargnez-moi le désespoir de le torturer encore.

— Vous avez raison.... il ne faut pas qu'il vous voie.

—Alors.... allez-y.... vous mademoiselle.

—Oui... c'est cela... j'y vais.

—Et, par pitié, ne trahissez pas le secret de ma retraite.... promettez-le moi.... Promettez-le moi, mademoiselle Laurence !

—Je vous le promets, Marcelle.

.....

La vieille fille, clopin-clopant, avait couru à la petite grille d'entrée.

— Mademoiselle Keller, demanda ce nouveau venu d'une voix altérée !....

—C'est moi, monsieur.

—Je désirerais....

Non.... il fallait d'abord se présenter, se faire connaître.

Et Jacques se reprenant :

—Avant tout....je dois vous dire.... je suis, mademoiselle, le baron Jacques Restant de Lanceroy.... Et je vous supplie de m'accorder quelques moments d'entretien.

D'une voix aussi altérée que celle de ce visiteur aux allures singulièrement fiévreuses, la vieille demoiselle répondait, en montrant la porte du salon :

—Entrez !.... entrez !... monsieur le baron de Lanceroy.

Et quand ils furent dans la pauvre petite pièce de réception, où on ne voyait, comme ornement, que le portrait du capitaine Keller avec sa croix d'honneur attachée au cadre par son vieux ruban rouge tout fané, — Jacques de Lanceroy, sans préambule :

—Elle est ici, n'est-ce pas ?

— Mais.... j'ignore... monsieur le baron....de quelle personne....

—Non.... vous ne l'ignorez pas !.... Et votre trouble suffit à me le prouver !

Et il insistait avec un accent d'ardente prière :

—Si elle n'est pas ici.... Elle y est venue.... Elle vous a dit ....Elle vous a raconté....Enfin vous savez pourquoi elle est partie comme une folle....

Mlle Keller reprenait cependant un peu de sang-froid :

—Eh bien, oui, monsieur. Je sais pourquoi Marcelle a quitté le château de Lanceroy. Et madame votre grand'mère a dû vous apprendre à vous-même.

—Ah ! cette horrible révélation !.... Mais pourquoi ne me l'a-t-elle pas fait à moi, cet aveu ? ....Pourquoi se confier à une autre ?.... Pourquoi ébruiter ainsi ce qui aurait dû rester à jamais caché ?.... Pour-quoi avoir pris plaisir à rendre presque irréparable ce qui aurait encore pu être réparé ?....

Et il répétait obstinément.... presque machinalement :

— Oui.... pourquoi a-t-elle fait cela ?

En parlant, il s'était laissé tomber dans le fauteuil, — le vieux fauteuil du capitaine Keller que Mlle Laurence lui montrait silencieusement.

Et c'est elle qui le regardait maintenant avec une grande compassion, mais avec un plus grand étonnement encore.

Voilà donc à quoi avait abouti le cruel aveu de cette pauvre Marcelle.

La malheureuse enfant croyait avoir tué l'amour....

Et déjà cet homme était sur les traces de la fugitive....Déjà il demandait désespérément : Pourquoi a-t-elle confié son secret à une autre qu'à moi....

Et voilà qu'à présent, cet homme aux yeux enfiévrés allait plus loin encore dans l'expression de cette pensée.... la seule qu'il eût dans le fond de son cœur.

—Oui.... elle m'a tout dit, ma grand'mère.... Elle n'a pas même eu la force de me cacher ce que, dans la pensée de Marcelle, je ne devais savoir que plus tard.... Oui, j'ai réussi à obtenir aussi cette confidence... C'est un malheur.... un grand malheur arrivé à Marcelle....

Et avec une anxieuse interrogation de sa voix tremblante :

—Vous êtes au courant, n'est-ce pas..C'est bien la vérité · la pauvre enfant a été victime d'un épouvantable malheur !....

—Oui, oui..un grand malheur, en effet, répondait Mlle Keller que cette question jetait dans un abîme de perplexités....

—Elle est une victime et non pas une coupable..C'est bien cela qu'elle a dit...c'est bien la vérité aussi ?....

—Une victime, oui....

—Eh bien...pourquoi n'avoir pas eu confiance en moi ?...Son passé ne m'appartient pas....Je n'aurait pas même le droit de lui demander compte d'une faute autrefois commise.... Me supposait-elle donc assez injuste pour lui imputer à crime ce qui n'a pas dépendu de sa volonté....

Et il revenait avec une anxiété passionnée à sa question, toujours la même !

—Parce que, vous le savez aussi, n'est-ce pas, mademoiselle.... C'est un malheur.... un malheur involontaire....

Et à présent, la vieille fille lisait à livre ouvert dans ce cœur désolé.

Comme le noyé qui s'accroche à une branche ... à n'importe laquelle.... Jacques de Lanceroy s'était désespérément attaché à ce mot, le seul retenu de toutes les confidences de sa grand'mère : "Je suis une victime et non une coupable."

Et, depuis ce moment, son imagination marchait..... marchait....

Que voulait-il ?....

Quelle était vraiment son intention....sa résolution, quand il avait sauté en wagon pour aller tout droit à Saint-Mandé... chez cette demoiselle Keller où il savait qu'il rencontrerait Marcelle...où, tout au moins, on lui donnerait son adresse.....

Ce qu'il voulait, il n'aurait pas su le dire....Mais une impulsion passionnée l'entraînait presque malgré lui.....

(A continuer)

Mrs. Winslow's Soothing Syrup.

Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC, and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.